

rougis pour lui , & pour moi. Sans avoir démêlé mes sentimens, sans imaginer que j'eusse de l'amour, je ne voulois pas déplaire ; je craignis que le dégoût, que l'inconnue pourroit prendre de ce jeune homme, ne me fît aussi tort dans son esprit ; & qu'en me voyant lié avec lui, elle ne me crût les mêmes ridicules. Je l'estimois déjà tant, que je ne pouvois, sans une peine extrême, imaginer qu'elle pouvoit penser de moi comme de lui ; & je m'efforçai de mettre entre nous deux la conversation sur des choses où l'inconnue ne fût pas intéressée. J'avois naturellement l'esprit badin, & porté à manier agréablement ces petits riens qui font briller dans le monde. L'envie que j'avois que mon inconnue ne perdît rien de tout ce qui pourroit me faire valoir, me donna plus d'élégance dans mes expressions ; je n'en eus peut-être pas plus d'esprit. Je remarquai, cependant, qu'elle étoit plus attachée à ce que je disois, qu'elle ne l'étoit au spectacle ; quelquefois même, je la vis sourire.

L'opéra étoit près de finir, lorsque le marquis de Germeuil, jeune homme d'une figure extrêmement aimable, & fort estimé, vint dans la loge de mon

inconnue. Nous étions amis, mais je ne fais quel mouvement à sa vue s'éleva dans mon âme. L'inconnue le reçut avec cette politesse libre, que l'on a pour les gens que l'on connoît beaucoup, & à qui l'on veut marquer de l'estime. Nous nous saluâmes sans nous parler ; & , quelque desir que j'eusse de connoître cet objet qui prenoit déjà tant sur mon cœur, persuadé que Germeuil pourroit satisfaire ma curiosité là-dessus, j'aimai mieux rapporter ce desir, quelque tourmentant qu'il fût pour moi, que de m'en ouvrir à un homme qui causoit déjà toute ma jalousie. Mon inconnue lui parloit, & , quoiqu'ils ne s'entretinssent que de l'opéra, il me sembla qu'il lui parloit avec tendresse, & qu'elle lui répondoit de même. Je crus même avoir surpris entre eux des regards ; j'en ressentis une peine mortelle : elle me paroïsoit si digne d'être aimée, que je ne pouvois penser que Germeuil, ni qui que ce fût au monde, pût la voir avec indifférence ; & lui-même me sembloit si redoutable, que je ne pouvois me flatter qu'il l'eût attaquée sans succès.

Le peu d'attention qu'elle fit à moi, après l'avoir vu, me confirma dans

56 *Les Egaremens du Cœur*
l'idée où j'étois qu'ils s'aimoient ; & ne pouvant supporter davantage le tourment qu'elle me caufoit , je sortis brusquement. Malgré mon dépit , je n'allai pas loin ; le desir de la revoir , & l'espérance de m'éclaircir par moi-même de son rang , me retinrent sur l'escalier. Un instant après , elle passa. Germeuil lui donnoit la main : je les suivis ; un carrosse sans armes se présenta ; Germeuil y monta avec elle : je vis des domestiques sans livrée , & rien de tout cet équipage ne m'instruisit de ce que je voulois savoir. Il falloit donc attendre du hasard le bonheur de la revoir encore. La seule chose qui me consolât , c'étoit qu'une beauté si parfaite ne pourroit être long-temps ignorée. J'aurois pu , à la vérité , en allant voir Germeuil le lendemain , me tirer de cette inquiétude ; mais aussi , comment lui exposer le sujet d'une curiosité si forte ; quels motifs lui en donner ? Malgré tous les déguisemens que j'aurois pu employer , ne devois-je pas craindre qu'il n'en découvrit la source ? Et s'il étoit vrai , comme je le soupçonnois , qu'il aimât l'inconnue , pourquoi l'avertir de se précautionner contre mes sentimens ? Plein de trouble , je

& de l'Esprit. 57
retournai chez moi , d'autant plus persuadé que j'étois vivement amoureux , que cette passion naissoit dans mon cœur par un de ces coups de surprise qui caractérisent dans les romans les grandes aventures.

Loin de combattre ce premier mouvement , ce fut une raison de plus pour m'y laisser entraîner , que de commencer par quelque chose d'extraordinaire. Au milieu de ce désordre , que je me plaïsois à augmenter , Madame de Lur-fai me revint dans l'esprit , mais désagréablement , & comme un objet dont le souvenir même m'embarassoit. Ce n'étoit pas que je ne lui trouvassé encore des charmes : mais je les mettois dans mon imagination fort au dessous de ceux de mon inconnue ; & je résolus plus que jamais de ne lui plus parler de mon amour , & de me livrer tout entier au nouveau goût qui me dominoit. Je suis trop heureux , me disois je , qu'elle ne m'ait pas aimé ; que ferois-je à présent de sa tendresse ? Il auroit donc fallu la tromper , entendre ses reproches , la voir traverser ma passion : mais , d'un autre côté , reprenois-je , suis-je aimé de l'objet qui va me rendre infidèle ? je ne le connois pas ; peut-être

58 *Les Egaremens du Cœur*
ne le verrai-je plus. Germeuil est amoureux, & si moi-même je suis forcé de le trouver aimable, que ne doit-elle pas sentir pour lui? Est-il fait pour m'être sacrifié? Ces réflexions me ramenoient à Madame de Lursay: une affaire commencée, la liberté de la voir, un reste de goût que j'avois pour elle, & l'espérance de réussir, étoient autant de raisons pour ne la point quitter; mais, ces raisons étoient foibles contre ma nouvelle passion. Je craignois, en arrivant chez ma mere, d'y trouver Madame de Lursay: je redoutois sa vue, autant que dans le jour même je l'avois souhaitée. La joie que j'eus de ne la point voir, ne fut pas longue; elle arriva un instant après moi. Sa présence me troubla. Quelque prévenu que je fusse alors contre elle, quelque résolution que j'eusse prise de ne la plus aimer, je sentis qu'elle avoit encore plus de droits sur mon cœur que je ne le croyois moi-même. Mon inconnue m'occupoit d'une façon plus flatteuse; je la trouvois plus belle: ce qu'elles m'inspiroient toutes deux, étoit différent; mais, enfin, j'étois partagé; & si Madame de Lursay l'eût voulu, dans ce moment même elle auroit remporté

Et de l'Esprit. 59
la victoire. Je ne fais ce qui lui avoit donné de l'humeur; mais elle reçut, avec une hauteur ridicule, un compliment fort simple que je lui fis. Dans la disposition où j'étois, elle me choqua plus qu'elle n'auroit fait dans un autre tems; &, qui pis est, contre l'intention de Madame de Lursay sans doute, ne me donna point à rêver. Son caprice dura toute la soirée, & s'augmenta peut-être par le peu de soins que je lui rendis. Nous nous séparâmes également mécontents l'un de l'autre. Je ne la cherchai, ni ne la vis le lendemain: j'étois piqué de ses façons de la veille, & sa présence me fut d'autant moins nécessaire, que j'avois dans le cœur un sujet de distraction. Toute ma journée se passa à chercher mon inconnue; spectacles, promenades, je visitai tout, & je ne trouvai en aucun lieu, ni elle, ni Germeuil, à qui je voulois enfin demander qui elle étoit. Je continuai cette inutile recherche deux jours de suite; mon inconnue ne m'en occupoit que plus. Je me retraçois sans cesse ses charmes avec une volupté que je n'avois encore jamais éprouvée. Je ne doutois pas qu'elle ne fût d'une naissance qui ne feroit point honte à la mienne; &

pour former cette idée, je m'en rap-
portois moins à sa beauté, qu'à cet air
de noblesse & d'éducation qui distingue
toujours les femmes d'un certain rang,
même dans leurs travers. Mais, aimer
sans savoir qui, me sembloit un sup-
plice insupportable. D'ailleurs, quel re-
tour espérer de mes sentimens, si je ne
me mettois pas à portée d'en instruire
celle qui les avoit fait naître? Je ne
voyois point de difficulté à la voir, &
à lui parler, quand une fois je la con-
noitrois. J'étois d'un rang qui m'ouvroit
une entrée par-tout; & si l'inconnue
étoit telle que mes vœux ne pussent
l'honorer, j'étois sûr du moins qu'ils ne
pouvoient jamais lui faire honte. Cette
pensée me donnoit de l'audace, & m'af-
fermissoit dans mon amour; il eût peut-
être été plus prudent de le combattre,
mais il m'étoit plus doux de le flatter.

Il y avoit trois jours que je n'avois
vu Madame de Lurfay: j'avois supporté
cette absence aisément; non que quel-
quefois je ne desirasse de la voir, mais
c'étoit un desir passager qui s'éteignoit
presque dans l'instant même qu'il nais-
soit. Ce n'étoit pas un sentiment d'a-
mour, dont je ne fusse point maître; &
comme depuis mon inconnue, je la

voyois sans plaisir, je la perdois aussi
sans regret. J'avois cependant pour elle
ce goût que l'on nomme amour, que
les hommes font valoir pour tel, & que
les femmes prennent sur le même pied.

Je n'aurois pas été fâché de la trouver
sensible; mais je ne voulois plus que
ce retour, qu'elle auroit pour moi,
tint de la passion, ni qu'il en exigeât.
Sa conquête, à laquelle il y avoit si peu
de tems, j'attachois mon bonheur, ne
me paroissoit plus digne de me fixer.
J'aurois voulu d'elle enfin ce commerce
commode qu'on lie avec une coquette,
assez vif pour amuser quelques jours, &
qui se rompt aussi facilement qu'il s'est
formé.

C'étoit ce que je ne croyois point de-
voir attendre de Madame de Lurfay,
qui, Platonicienne dans ses raisonne-
mens, répétoit sans cesse, que les sens
n'entroient jamais pour rien en amour,
lorsqu'il s'emparoit d'une personne bien-
née: que les défordres dans lesquels tom-
boient tous les jours ceux qui étoient
atteints de cette passion, étoient moins
causés par elle, que par le dérèglement
de leur cœur; qu'elle pouvoit être une
foiblesse, mais que dans une ame ver-
sueuse elle ne devenoit jamais un vice.

Elle avouoit cependant qu'il y avoit pour la femme la plus ferme sur ses principes d'assez dangereuses occasions; mais, que si elle se trouvoit obligée d'y céder, il falloit que ce fût après des combats si violents & si longs, qu'elle pût toujours, en songeant à sa défaite, avoir de quoi se la moins reprocher. Madame de Lursay pouvoit avoir raison: mais les Platoniciennes ne sont pas conséquentes; & j'ai remarqué que les femmes les plus aisées à vaincre sont celles qui s'engagent avec la folle espérance de n'être jamais séduites, soit parce qu'en effet elles sont aussi foibles que les autres, soit parce que, n'ayant pas assez prévu le danger, elles se trouvent sans secours contre lui quand il arrive.

J'étois trop jeune pour sentir combien ce systême étoit absurde, & pour savoir combien il étoit peu suivi par celles mêmes qui le soutenoient avec le plus d'ardeur; & ne connoissant pas la différence qu'il y a entre une femme vertueuse & une prude, il n'étoit point étonnant que je n'attendisse pas de Madame de Lursay plus de facilité qu'elle ne se disoit capable d'en avoir.

Encore attaché à elle par le desir,

tout rempli que j'étois d'une nouvelle passion, ou, pour mieux dire, amoureux pour la première fois, le peu d'espoir de réussir auprès de mon inconnue m'empêchoit de songer à perdre totalement Madame de Lursay. Je cherchois en moi-même comment je pourrois acquérir l'une, & me conserver l'autre; cette vertu rigide de la dernière me désespéroit: &, ne croyant pas, après avoir beaucoup rêvé, pouvoir l'amener jamais au but que je me proposois, je me fixai enfin à l'objet qui me plaisoit le plus.

Il y avoit, comme je l'ai dit, trois jours que je n'avois vu Madame de Lursay, & que je m'étois assez peu ennuyé de son absence. Elle avoit toujours espéré qu'elle me reverroit; mais, sûre enfin que je l'évitois, elle commença à craindre de me perdre, & se détermina à me faire essuyer moins de rigueurs. Sur le peu que je lui avois dit, elle avoit cru ma passion décidée: cependant, je n'en parlois plus; quel parti prendre? Le plus décent étoit d'attendre que l'amour, qui ne peut long-temps se contraindre, sur-tout dans un cœur aussi neuf que l'étoit le mien, me forçât encore à rompre le silence;

mais, ce n'étoit pas le plus sûr. Il ne lui vint pas dans l'esprit que j'eusse renoncé à elle: elle pensa seulement, que certain de n'être jamais aimé, je combattois un amour qui me rendoit malheureux. Quoique cette disposition ne lui parût pas défavantageuse, il pouvoit cependant être dangereux de m'y laisser plus long-tems. On pouvoit m'offrir ailleurs un dédommagement que le dépit me feroit peut-être accepter; mais comment me faire comprendre son amour, sans blesser cette décence à laquelle elle étoit si scrupuleusement attachée? Elle avoit éprouvé que les discours équivoques ne prenoient pas sur moi, & elle ne pouvoit se résoudre, après l'idée qu'elle m'avoit donnée d'elle, à me parler d'une façon qui ne me laissât plus aucun doute. Indéterminée sur ce qu'elle avoit à faire, elle vint chez Madame de Meilcour. Je n'étois pas encore rentré; & quand, à mon arrivée, on me dit qu'elle y étoit, il s'en fallut peu que je ne m'en retournasse: cependant la réflexion me fit sentir que ce procédé feroit trop déshonorable pour Madame de Lursay, & qu'elle pourroit d'ailleurs attribuer ma fuite, & la crainte que je marquerois

de la voir, à un sentiment dont je ne voulois plus qu'elle me soupçonnât. J'entrai donc. Je la trouvai qui, au milieu de beaucoup de monde, paroïssoit rêver profondément: je la saluai sans froideur & sans embarras. J'avois cependant dans les yeux une impression de chagrin qui provenoit de ce que j'avois encore ce jour-là cherché inutilement mon inconnue. Je fus quelque temps auprès de Madame de Lursay, sans lui dire rien que des choses générales & rebattues. Elle me demanda où j'avois été, me fit, d'un air froid, mille questions différentes, & tant qu'elle se trouva en cercle, elle ne parut avoir ni dessein, ni empressement de m'entretenir. Cette foule qui l'obsédoit, enfin se dissipa; mais, gênée encore par la présence de Madame de Meilcour, & de quelques personnes qui étoient restées, & ne pouvant résister davantage à l'envie d'avoir avec moi une conversation particulière: A propos, Monsieur, me dit-elle, d'un air fort sérieux, j'ai à vous parler, suivez-moi: elle passa à ces mots dans une autre chambre.

Ce procédé qui, avec un autre que moi, auroit paru irrégulier, ne conclusoit rien entre nous deux; & elle s'en seroit

permis beaucoup davantage, que, de la façon dont elle étoit avec moi, on n'en auroit tiré aucune induction contre elle. Je la suivis, fort embarrassé de ce qu'elle pouvoit avoir à me dire, & plus encore de ce que je lui répondrois. Elle me regardoit avec des yeux sévères; enfin après m'avoir long-tems fixé: vous trouverez peut-être singulier, Monsieur, me dit-elle, que je vous demande une explication. A moi, Madame! m'écriai-je: Oui, Monsieur, repliqua-t-elle, à vous-même. Depuis quelques jours, vous avez avec moi des procédés peu convenables. Pour vous trouver innocent, j'ai eu la complaisance de me chercher des crimes; je ne m'en découvre pas: apprenez-moi ce que vous avez à me reprocher; justifiez-vous, s'il est possible, sur le peu d'égards que vous avez pour moi. Madame, lui dis je, vous me surprenez, je croyois ne vous avoir jamais manqué: & je serois au désespoir que vous eussiez à m'imputer rien qui pûtbleser lerespect que j'ai toujours eu pour vous, & l'amitié que vous m'avez permis de vous vouer. Voilà de grands termes, reprit-elle: si je n'exigeois de vous que des mots j'aurois lieu d'être contente; mais, vous n'êtes pas de bonne foi, &

depuis quatre jours vous êtes changé pour moi plus que vous ne dites. Vous faites mieux de désavouer vos procédés, que d'entreprendre de les justifier; je veux cependant que vous m'éclaircissiez sur ce que je vous demande. Est-ce un caprice qui vous fait renoncer à mon amitié? Croyez-vous avoir sujet de vous plaindre de moi? Vous voyez que je n'abuse pas de la distance que l'âge met entre nous deux; mais, tout jeune que vous êtes, je vous ai cru de la solidité, & je traite avec vous, moins comme je le devrois avec un jeune homme, que comme avec un ami sur lequel j'ai cru devoir compter, & que je voudrois conserver. Je fouhaite que vous sentiez le prix de cette confiance. Apprenez-moi, enfin, de quelle façon je dois me conduire avec vous; & surtout dites-moi pourquoi depuis quelques jours vous me fuyez, ou pourquoi, quand nous nous trouvons ensemble, vous semblez ne me voir qu'à regret? Comment voulez-vous, Madame, repris-je, que je convienne des torts que je ne me connois pas? Si j'ai paru vous éviter, vous savez de reste quel en est la raison. Si, quand je vous ai vue, j'ai

68 *Les Egaremens du Cœur*
moins osé qu'auparavant vous parler sur le ton que j'avois pris avec vous, c'est qu'il m'a semblé que vous ne m'entendiez pas avec plaisir. Sans doute, reprit-elle; mais en oubliant ce nouveau ton que vous voyiez qui ne me plaisoit pas, pourquoi n'avez-vous pas repris le premier sur lequel je vous ai toujours répondu? Vous m'avez fâchée, il est vrai; & plus pour vous-même que pour moi, quand je vous ai vu vous mettre dans le cas de me dire des choses qui ne devoient que me déplaire. Je vous en ai même voulu mal. Je vois à présent, Madame, interrompis-je, pourquoi je me suis attiré votre colere; mais je ne me ferois jamais imaginé que vous m'eussiez fait un crime si grave de ce que je vous ai dit. Il ne doit pas vous être nouveau de paroître belle: je ne crois pas être le premier sur qui vous ayez fait une vive impression; & vous auriez dû me pardonner les discours que je vous ai tenus, pour l'habitude où vous devez être de les entendre. Eh non, Monsieur, reprit-elle: ce n'est plus de vos discours que je me plains. Il m'a suffi d'y répondre, comme par toutes sortes de raisons je le devois; & il n'a tenu qu'à vous de remarquer que depuis

& de l'Esprit. 69
j'en ai ri même avec vous. Il m'importoit peu que vous me disiez que vous m'aimiez, & le danger n'étoit pas si pressant pour mon cœur que je dusse en cette occasion m'armer d'une grande sévérité. Il se peut que, sans avoir un dessein déterminé de me plaire, sans que moi-même je vous plusse, vous ayez voulu me faire croire que vous m'aimiez. Souvent on le dit à une femme, parce que sans cela on ne sçauroit que lui dire, qu'on est bien aise d'essayer son cœur, que l'on croit flatter son orgueil, ou que l'on veut soi-même s'accoutumer à ce langage, essayer à quel point & comment l'on peut plaire. En cela, vous n'avez suivi que l'usage; usage ridicule, si vous voulez, mais enfin qui est établi. Ce n'est donc pas dans ce que vous m'avez dit, que j'ai pu trouver des raisons pour me plaindre de vous. Quand en effet vous m'aimeriez, vous ne m'en paroîtriez pas plus coupable; mais pourquoi, depuis cette conversation, vos façons ont-elles changé? Etiez-vous en droit, parce que vous aviez dit que vous m'aimiez, d'exiger que je vous aimasse; ou croyez-vous que quand vous m'auriez inspiré la plus violente passion, mon cœur,

ardent à se livrer au caprice du vôtre ; eût dû, dès le premier instant, vous payer de tous ses transports ? Pouvez-vous attendre que je m'embarquasse aveuglément dans l'affaire la plus sérieuse de ma vie ? Mais, non : vous parlez ; & je dois me rendre. Trop heureuse encore, que vous m'adressiez vos soupirs : vous croyez que, brûlant d'impatience d'être vaincue, je n'attendois que l'aveu de votre passion pour vous faire celui de la mienne : & sur quoi donc vous êtes-vous flatté d'un triomphe si facile ? Quelle de mes actions a pu vous le faire présumer ? Mais, vous ne m'avez même jamais aimée. Vous m'auriez estimée davantage. Vous ne m'auriez pas cru capable d'un caprice honteux ; & s'il avoit été vrai que l'amour vous eût entraîné vers moi, vous n'auriez pas évité ma vue : tout malheureux que je vous aurois rendu, elle vous auroit été nécessaire. Vous n'auriez jamais eu sur vous le pouvoir de vous déterminer à une absence que je ne vous prescrivois pas. Je vous revois enfin : à peine daignez-vous me regarder. Ah ! Meilcour ! est-ce ainsi qu'on attaque un cœur ? Est-ce ainsi qu'on peut se faire aimer ? Vous

avez, me direz-vous, trop peu d'usage pour vous conduire bien dans un sentiment si nouveau pour votre ame : ce seroit encore une bien mauvaise excuse. L'amour a-t-il donc besoin de manège ? Ah ! croyez qu'il agit toujours en nous malgré nous-mêmes, que c'est lui qui nous conduit, & que nous ne le menons pas. On fait des fautes, je le veux ; mais du moins ce sont des fautes qu'un sentiment trop vif fait commettre, & qui souvent n'en persuadent que mieux. Si je vous avois été chère, vous n'auriez été capable que de celles-là ; & je n'aurois pas à me plaindre aujourd'hui du peu d'égards que vous avez pour moi. Me voilà donc enfin, Madame, lui dis je, éclairci de mes torts. En vérité, vous êtes bien injuste. Après la façon dont vous m'avez traité, seroit-ce à vous à vous plaindre ? Eh bien, reprit-elle d'un ton plus doux, voyons lequel de nous deux à le plus de tort : je ne demande qu'un éclaircissement ; je consens même à vous pardonner : j'oublie dès cet instant que vous m'avez dit que vous m'aimez. . . . Ah, Madame ! lui dis je, emporté par le moment, qu'en pardonnant même vous êtes cruelle ! Vous croyez me faire une grace,

& vous achevez de m'accabler ! Vous oublierez, dites-vous, que je vous aime : faites-le moi donc oublier aussi ; que ne savez-vous, continuai-je, en me jettant à ses genoux, l'état horrible où vous réduisez mon cœur.... Juste ciel ! s'écria-t-elle en reculant, à mes genoux ! Levez-vous : que voudriez-vous que l'on pensât, si l'on vous y surprenoit ? Que je vous jure, repartis-je, tout l'amour & le respect que vous inspirez. Eh ! pensez-vous, reprit-elle en m'obligeant de me lever, que j'en fusse plus satisfaite ! Voilà donc les effets de cette circonspection que vous m'avez promise ? Mais, enfin, que me demandez-vous ? Que vous croyiez que je vous aime, répondis-je, que vous me permettiez de vous le dire, & d'espérer qu'un jour je vous y verrai plus sensible. Vous m'aimez donc beaucoup, repartit-elle ; & c'est bien ardemment que vous souhaitez du retour ? Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit. Mon cœur est encore tranquille, & je crains d'en voir troubler le repos : cependant... Mais non, je n'ai plus rien à vous dire : je vous défends même de me deviner.

Madame de Lursay, en finissant ces paroles,

paroles, m'échappa. Elle me jetta, en me quittant, le regard le plus tendre. Croyant avoir assez fait pour la bienfiance, elle étoit sans doute déterminée à tout faire pour l'amour. Il n'y avoit assurément rien de si clair que ce qu'elle venoit de me dire ; & elle m'avoit traité en homme, de la pénétration duquel on n'attend plus rien. Quelque peu que mon ignorance me laissât deviner, je compris qu'elle étoit moins éloignée de me répondre que la première fois que je lui avois parlé ; mais, elle ne s'étoit pas encore expliquée au point qu'il ne me restât aucun doute : & d'ailleurs, je n'avois plus assez d'amour pour elle, pour méditer profondément sur ce qui pouvoit me flatter dans la fin de ses discours.

Enportée dans cette conversation par sa véhémence, & par une situation neuve pour moi, elle m'avoit étonné, sans m'en toucher davantage.

Je ne doute pas que si Madame de Lursay eût sçu la nouvelle ardeur qui m'occupoit, elle ne se fût moins ménagée, & que par-là même elle ne m'eût séduit. Retenu d'abord par le sentiment du plaisir, il m'auroit d'autant plus attaché que je l'aurois moins connu. Tout

74 *Les Egaremens du Cœur*
paroît passion à qui n'en a point éprouvé. Celle qui sembloit écarter Madame de Lursay n'étoit point dans mon cœur encore assez formée, pour résister à ses empressements ; & j'aurois sans doute préféré un amusement tranquille, au soin pénible d'inspirer de l'amour à un objet qui, d'abord au moins, ne m'auroit offert que des peines.

Loin que Madame de Lursay pût imaginer qu'il lui fût si important de me paroître aussi sensible qu'elle l'étoit en effet, elle ne fut pas plutôt rassurée sur mon cœur, qu'elle reprit, à peu de chose près, son ancien système. Elle vouloit bien que je crusse, que je pourrois un jour triompher d'elle, & non pas que j'en eusse déjà triomphé.

J'étois rentré avec elle dans le salon, peu amoureux, mais croyant l'être. Revenu du premier mouvement, ma timidité m'avoit repris ; j'étois incertain de ce que je devois faire ; &, quelque ouvertement qu'elle se fût déclarée, je ne voyois encore dans ses discours rien qui m'assurât sa conquête. Son visage étoit redevenu austère ; & quoique ce dehors de sévérité fût plus pour les autres que pour moi, il me rendit toute ma crainte. Je n'osois approcher d'elle

& de l'Esprit.

75
ni la regarder. Tant de réserve de ma part n'entroit pas dans le plan qu'elle s'étoit formé : elle m'encouragea par les discours les plus obligeans à lui marquer plus de confiance ; elle me fit même entendre, pendant toute la soirée, que deux personnes qui s'aiment, peuvent s'expliquer difficilement ce qu'elles sentent, au milieu du tumulte d'une grande compagnie. C'étoit me dire assez que je devois lui demander un rendez-vous. Elle attendit long-temps que je le fisse ; mais voyant enfin que cela ne m'entroit pas dans l'esprit, elle eût la générosité de le prendre sur elle.

Avez-vous demain quelque affaire, me demanda-t-elle d'un air nonchalant ? Je ne m'en prévois pas, répondis-je. Eh bien, reprit-elle, vous verrai-je ? Je ne sortirai pas de chez moi ; je compte même voir peu de monde : venez amuser ma solitude, aussi bien ai-je quelque chose à vous dire. J'entends, repris-je, vous voulez achever de me gronder. On ne se souvient pas toujours avec vous de ce qu'on devoit faire, repartit-elle ; & je ne craindrois que d'avoir trop d'indulgence : viendrez-vous ? Je le lui promis. En lui donnant la main pour la remener à son carrosse,